

# LE SUJET JAPONAIS ENTRE OMBRE ET SILENCE

PHILIPPE BERNIER

SCIENCES DE L'ÉDUCATION

Mon principal intérêt dans cette communication est de partager avec le lecteur les émotions intellectuelles et esthétiques qui occupent ma vie depuis que je m'intéresse au Japon. Bien que je n'évoque pas les sensations physiques, celles-ci sont cependant à l'origine de ma démarche, produites par la pratique d'une voie de combat japonaise. C'est d'ailleurs une caractéristique des « voies » (*do* en japonais) d'offrir cet entrelacs des dimensions corporelles, esthétiques et intellectuelles. Le maître est celui qui parvient à unifier ces dimensions dans la fulgurance d'un combat ou de la réalisation d'un lavis. Quinze ans plus tard, que ce soit dans un séminaire à Euro-Psy<sup>1</sup> ou dans des rencontres comme aujourd'hui, j'ai cette chance de pouvoir évoquer certains aspects de cette culture qui font sens pour plusieurs d'entre nous, dans le travail avec les psychotiques ou avec des personnels confrontés à la violence<sup>2</sup>.

Le titre de cette intervention met en relief deux aspects très importants de la culture et de la *subjectivité*<sup>3</sup> japonaise. D'aucuns reconnaîtront dans le titre l'allusion aux livres de Junichirô Tanizaki *Éloge de l'ombre*, et de Karlfried Graf Dürckheim *Le Japon et la culture du silence*. Au-delà de ce clin d'œil, je vous propose de réfléchir sur certaines dimensions structurant la subjectivité japonaise : ombre et invisible, silence, mort, précarité, dont on remarque déjà le lien « thanatique ». Mais aussi, la honte, le respect de la hiérarchie et le sens du devoir.

Cependant, il faut rester sur ses gardes. Le Japon est un sujet piégé et ce, à plusieurs degrés. Tout d'abord, rien ne serait plus facile que de tomber dans un travers usuel : l'attrait du folklorisme et de l'étrangeté. J'entends par là une habitude des médias d'exacerber ce qui est le plus différent de notre culture pour une recherche du spectaculaire à tout prix. Au choix : la nature « formicole » ou robotique du peuple japonais avec la figure de l'ouvrier fanatiquement dévoué à son entreprise jusqu'à la mort par *karoshi* ; ou celle du *kamikaze*, tout aussi fanatiquement dévoué à l'empereur. Citons également l'enfer des études secondaires avec bachotage intensif et bizutage extrême (jusqu'à la mort également). Autre sujet classiquement évoqué, les adolescents nippons coupés du monde extérieur, plongés toute la journée dans la réalité virtuelle, les fameux *otakus* ; ou bien les adolescentes qui se prostituent par l'intermédiaire des téléphones portables, ou les clubs de suicides collectifs recrutant leurs membres par Internet. N'oublions pas les jeux télévisés sadisant les candidats et les émissions de divertissement particulièrement bêtifiantes avec humour scatologique et plaisanteries graveleuses à l'envie. Sans oublier les illustrés ouvertement révisionnistes, mangas pro-nazis, pédophiles et j'en passe, placés à hauteur d'enfant en piles volumineuses dans les meilleures librairies.

<sup>1</sup> Euro-psy est une association présidée par Ginette Michaud, qui promeut la psychothérapie institutionnelle (courant Jean Oury) au moyen de séminaires, de formations et d'un colloque annuel. Nous y co-animeons un séminaire : « Psychothérapie institutionnelle et pensée asiatique ».

<sup>2</sup> Pour un exposé de nos conceptions : *Paysages et figures de la violence*, Pain J. (dir.), Michaud G. (préf.), Vigneux, Matrice, 2003.

<sup>3</sup> Nous emploierons ce terme, à l'exemple du plus important philosophe japonais, Nishida Kitarô, afin de réserver celui de subjectivité au fait d'être subjectif. Selon Nishida, « subjectivité » désigne « le fait d'être sujet et acteur ».

J'évoquais un piège à plusieurs degrés : le second est beaucoup plus pernicieux mais constitue également une de ces dimensions de la subjectivité japonaise. Il s'agit d'un effet de « l'art de l'avantage »<sup>4</sup>. Issu de Chine, l'art de l'avantage est une pratique du secret et de la désinformation, une tactique visant à mystifier l'autre pour en tirer profit ou protéger son intimité. Cette pratique est présente à tous les niveaux de la culture, au sein même de la communication et de la transmission des arts traditionnels.

J'évoquerais pour illustrer cette désinformation une pratique qui m'est familière : le karaté. Lorsque qu'il a été introduit en Occident dans les années cinquante, aucun expert japonais n'évoquait les origines okinawaïennes de cet art. Moins encore la source chinoise. Il a fallu plusieurs dizaines d'années pour connaître les filiations historiques : la transmission d'une pratique chinoise à certains individus de l'île d'Okinawa, puis l'enseignement au Japon. Les guerres avec la Chine (avec crimes de guerre et expérimentations sur l'homme) et l'occupation militaire de l'île d'Okinawa par les Japonais ont une part de responsabilité dans ce déni des origines<sup>5</sup>. Mais l'art de l'avantage a également permis à ces fameux experts de nous vendre ce que l'on voulait recevoir : invincibilité, « cri qui tue », main de fer et autres fadaïses. Consolons-nous en sachant que les Chinois et les Okinawaïens avaient également mystifié les Japonais en leur transmettant ce qui allait devenir le karaté.

De façon moins anecdotique, le même phénomène s'est produit avec l'enseignement du zen par lequel l'Occident est si fasciné. L'écrivain japonais qui a le premier décrit en détail ce courant du bouddhisme, Daisetz Suzuki, l'a fait sous la forme d'une pratique quasi instinctive, spontanée, avec des maîtres qui répondent aux questions plus vite que leur ombre<sup>6</sup>. Comme si la vitesse primait sur la pertinence. Il ne restait plus qu'à associer le zen aux arts martiaux pour obtenir une belle image d'Épinal : samouraï méditant sur fond de jardin zen. Ceux qui ont vu *Le dernier samouraï* avec T. Cruise me comprendront.

C'est donc prévenus que nous allons pouvoir décrire certaines dimensions de la matrice subjectale japonaise. Cette matrice résulte de la conjonction de facteurs géographiques, historiques, culturels et sociaux. Elle est proche de ce que Watsuji Tetsurô désigne sous le terme « *fudô* » pour parler tout à la fois du milieu géographique, du climat et des mœurs, l'insularité de fait<sup>7</sup>. Ses effets se font sentir sur l'écriture, la langue, la structure sociétale ou les relations interindividuelles, mais non de manière déterministe comme certains ont pu l'interpréter en lisant sans le comprendre ce théoricien du *fudô*. En effet, Watsuji différencie clairement le « milieu »<sup>8</sup> de l'« environnement ». L'environnement est défini par des grandeurs physiques à la différence du milieu qui intègre les dimensions culturelles et sociales.

## I. Les grandes dimensions du milieu japonais

### a) L'importance de la mort

Prenons acte de l'omniprésence de la mort dans la culture japonaise, relevée par de nombreux auteurs. Nous pouvons y voir l'effet de plusieurs facteurs : tout d'abord un habitat hostile

<sup>4</sup> Pour plus de détails sur cet « art », *La voie du samouraï* de Thomas Cleary en bibliographie.

<sup>5</sup> Sur cette histoire, consulter *Histoire du karate-do* de Tokitsu Kenji, en bibliographie.

<sup>6</sup> *Essais sur le bouddhisme zen*, PUF, en trois volumes.

<sup>7</sup> Sans approfondir plus, il s'est développé au Japon fin XIXe le concept de « complexe insulaire » censé fonder et rationaliser la spécificité nipponne. Il semble que l'on puisse y voir un bon exemple de l'art de l'avantage à destination de la population japonaise, mais aussi des étrangers; pour plus de détail : *Japon Pluriel*, t.1, p.293 (voir bibliographie).

<sup>8</sup> Le terme de « milieu » a été proposé par Augustin Berque pour traduire *fudô*. Cet auteur a présenté et développé les thèses de Watsuji, et en particulier avec son concept de « médiance », voir bibliographie.

(volcanisme très actif et ses conséquences : séismes, tsunamis, incendies, glissements de terrain ; mais aussi un peuplement réduit à une très faible surface du territoire et le passage régulier de typhons). Citons également une succession de guerres entre clans suivie d'une dictature de 250 ans imposant la paix intérieure et la fermeture quasi totale du pays aux influences étrangères, ce qui a profondément militarisé la société. D'où une prévalence de la hiérarchie, de la verticalité dans la structure sociale et d'une fantasmagorie morbide, sadique et violente, courante parmi les Japonais.

La culture samouraï a donc eu une profonde influence sur la culture japonaise. Centré autour de la mort, que ce soit au combat ou par suicide rituel (dont le terme exact est *seppuku* et non la formulation vulgaire *hara-kiri*), cet ethos guerrier a infiltré le procès de subjectivation. Maurice Pinguet, dans son ouvrage fameux *La mort volontaire au Japon*, a particulièrement détaillé cette influence. Cet auteur évoque ainsi l'importance des suicides d'accompagnements dans la littérature classique et l'apprentissage du rituel d'éventration dès l'enfance chez les guerriers (vers 5-6 ans). Les ouvrages classiques de l'époque féodale sont tous centrés sur le bien-mourir et la préservation de la face. De fait, le sang du suicide lave la honte de la faute et restaure l'honneur du fautif. Un guerrier pouvait également se suicider pour protester contre une décision inique et entraînait parfois ainsi le décisionnaire dans la mort comme un contre-don.

En mars 1999, un cadre de la compagnie Bridgestone pénètre dans le bureau du président de la compagnie. Il vient protester contre la réduction de personnel touchant les membres de son équipe (ainsi que lui-même), alors qu'ils sont loyaux et dévoués depuis des décennies. Après une heure de harangue, cet homme de 58 ans ôte sa chemise et tire un couteau de trente-cinq centimètres de son attaché-case.

— Reviendrez-vous sur le licenciement du personnel ? demande-t-il.

— Impossible ! répond le président.

— Dans ce cas, je vais me trancher le ventre ! conclut le salaryman et sans plus attendre, il se suicide. Cet exemple illustre la permanence de cette relation à la mort instituée par les guerriers féodaux. Notons qu'en Occident, le président aurait eu de grandes chances de prendre un coup de fusil avant que son assassin ne se suicide.

Aucun aspect de la vie japonaise ne peut être abordé sans référence à la mort, que ce soit l'amour, la guerre ou la religion. Pour les Japonais, la mort n'est pas seulement la fin de la vie, elle occupe une place positive et faire face à la mort avec la juste attitude est une des plus importantes réalisations de la vie. Remarquons que les Japonais n'ont jamais envisagé de résister aux aléas de leur environnement. Ils ont au contraire développé une architecture adaptée, légère et résistante, de bois et de papier, ce qui les a conduit à développer un lien social tout de discrétion. L'intimité n'est pas abritée par des murs et des portes mais cachée derrière le masque d'une exquise politesse.

La lucidité des Japonais face à la précarité de leur situation a également favorisé l'installation du bouddhisme dont le *credo* se base sur l'illusion des apparences et l'impermanence des phénomènes. Plusieurs courants du bouddhisme se sont développés au gré des échanges avec la Chine, des plus ésotériques aux plus sobres, dont le zen (il existe également plusieurs courants dans le zen). Il s'est produit une alliance contre-nature entre le zen et les arts guerriers lorsque les samouraïs ont puisé dans le zen une méthode de maîtrise de leurs émotions. En fait, seule une minorité de pratiquants de sabre ont réellement atteint l'éveil décrit par le zen. Le plus connu en Occident, Musashi Miyamoto, héros du roman *La pierre et le sabre*<sup>9</sup>, auteur dans la réalité du *Traité*

---

<sup>9</sup> De Yoshikawa Eiji.

des cinq anneaux<sup>10</sup> au XVIe siècle, serait considéré de nos jours comme un individu déséquilibré tant sa quête vers la perfection est obsessionnelle, socialement inacceptable à son époque même, parsemée de cadavres. Son *Traité* dégoûline littéralement de sang et sa compréhension du zen est bien inférieure à celle de maîtres de sabre plus tardifs.

Le symbole traditionnel de la précarité de la vie est la fleur de cerisier dont la floraison est si brève. La contemplation des cerisiers sous la neige pendant une nuit de pleine lune est un motif esthétique classique ; des poèmes étaient composés à cette occasion, illustrant le *mono no aware*, le « sentiment des choses passées ». Les fleurs ne sont pas belles en dépit de la brièveté de leur existence, mais en raison de cette brièveté. Les samourais se comparaient parfois à cette fleur pour décrire leur rapport à la mort. Un aphorisme ancien dit que « tout comme la fleur de cerisier est la fleur par excellence, le samourai est l'homme par excellence ». Les kamikazes ont repris cette conception et l'un d'eux écrira par exemple avant de s'élancer : « Puisse-nous tomber comme des fleurs de cerisiers : si pures et rayonnantes ».

L'abondante littérature, les théâtres *nô* et *kabuki* puis les médias modernes ont popularisé la figure du samourai épris d'honneur et de justice jusqu'à la mort. Figure idéalisée et mythique s'il en est, comme notre chevalerie occidentale. Les *Yakusa* se sont d'ailleurs approprié cette figure idéale, prétendant incarner les héritiers des valeurs samourais (usage du sabre au combat, amputation rituelle du doigt, fidélité au clan et à l'*oyabun* /parrain). Il a fallu les films de Kitano Takeshi pour montrer le ridicule de ces personnages, nonobstant le danger et la gangrène qu'ils imposent à la société japonaise.

### b) Le respect de la hiérarchie

Un autre courant philosophique a joué un rôle très important dans l'élaboration d'un sujet dévoué au groupe, à sa place dans une hiérarchie verticale<sup>11</sup>, reproduisant dans la famille le lien avec l'empereur : il s'agit du confucianisme. De nouveau, la Chine est à l'origine de cette pensée décrivant les relations justes entre parents et enfants, supérieurs et inférieurs, gouvernants et gouvernés. La vertu fondamentale y est la piété filiale au sein de la famille et la fidélité envers le souverain. Le confucianisme a pu être éclipsé un temps par le bouddhisme mais a resurgi dans les périodes militaires dont la période ultranationaliste précédant la seconde Guerre mondiale. Pour en terminer avec le confucianisme, la fidélité à l'empereur ou au suzerain s'est transmise jusqu'à l'entreprise qui peut être envisagée comme un clan. L'alliance des vertus confucianistes, de la patience et de la persévérance bouddhistes ont fourni au pouvoir institutionnel des techniques d'encadrement très efficaces.

Si le bouddhisme insiste sur le couple ignorance/éveil, le confucianisme sur la vertu et la morale, le *shintô* est basé sur la souillure et la purification. Il s'agit de la seule religion autochtone, d'essence chamanique. Elle a également été le support du nationalisme en plaçant l'empereur au centre de l'état, entouré par les militaires. L'empereur est censé descendre de la déesse du soleil, sa lignée est sans interruption depuis le IVe siècle. La divinité de l'empereur sera un axe vital de la propagande militaire.

### c) L'impureté

<sup>10</sup> Traduit et commenté par Tokitsu Kenji, voir bibliographie.

<sup>11</sup> *La société japonaise* de Chié Nakané détaille cette structure verticale mais s'inscrit dans une vision déterministe de la culture et fait partie de ce que l'on appelle les *nihonjin-ron*, les « études nationales ».

Une grande partie de l'ostracisme envers certaines fractions de la population s'explique par le rejet de l'impureté promulgué par le *shintô*. Les professions en contact avec les produits animaux (bouchers, tanneurs, corroyeurs, équarisseurs ou fossoyeurs) sont souillées et transmettent cette souillure à leur descendance. Les *eta* (immondes) et les *burakumin* (trois millions de personnes) sont des groupes qui subissent toujours une discrimination qui prend sa source dans un passé fort ancien. De même, les lépreux (dont la levée de la discrimination officielle date de 1996<sup>12</sup>), les handicapés ou les malades mentaux sont victimes d'un ostracisme social. L'entourage craignant la souillure par contamination, ils sont également baptisés *hinin* « non-humains ».

Pour finir, remarquons que les trois courants sont immanentistes et mettent l'accent sur la relation entre esprit et sensation, les arts sont des voies de réalisation spirituelle et sont d'ailleurs préférés aux élaborations abstraites.

## II. Le rapport à la parole

Il est fort probable que le bouddhisme ait également eu un rôle important dans la relation qu'entretiennent les Japonais avec la parole. En effet, selon cette pensée, les mots sont inaptes à décrire la réalité, de même que la pensée discursive et analytique s'avère impropre à l'expérience de l'éveil. Notons un certain rejet des textes et l'importance accordée au quotidien. Le sens profond des choses s'acquiert par intuition (*yugen*). Toute la tradition des fameuses énigmes zen, les *koans* (qui semblent absurdes à l'entendement) se base sur ce constat. Pour exemple, citons les plus connus : « quel est le son produit par le claquement d'une main ? Un chien a-t-il la nature de bouddha ? » Les réponses des maîtres zen aux questions de leurs disciples paraissent également dénuées de sens. À celui qui demande : « quelle est la nature de bouddha ? », il sera répondu : « un sac de riz », ou « le cyprès dans le jardin » ou « un bâton merdeux ».

La trivialité, voire la brutalité (les coups n'étaient pas rares), sont des armes que ne négligeaient pas les maîtres interrogés par des disciples trop obtus. Il s'agit par là même de mettre en évidence que la révérence faite aux concepts (et *bouddha* est aussi un concept) empêche le disciple de voir « ici et maintenant ». L'école *rinzai* proposait donc ces énigmes à la sagacité des disciples qui devaient fournir une réponse lors d'un entretien quotidien avec le maître, jusqu'à la réponse juste, témoignant d'un certain éveil.

Peut-être que cet arrêt souhaité de la pensée discursive est, dans une certaine mesure, proche de « l'épuisement du dire » en psychanalyse ? Lacan dira, dans le Séminaire (livre XX), que « ce qu'il y a de mieux dans le bouddhisme, c'est le zen, et le zen, ça consiste à ça — à te répondre par un aboiement, mon petit ami. C'est ce qu'il y a de mieux quand on veut sortir de cette affaire infernale, comme disait Freud ». Répondre par un aboiement au lieu d'un mot, peut-être, mais l'exemple qui est évoqué par Lacan est celui du *koan* cité plus haut, sur le chien et la nature de bouddha. La réponse classique est le son « Mu ! », qui signifie également « vide ». Or, le vide est un concept central du bouddhisme, qui a influencé toute la culture japonaise. Dans la peinture, la calligraphie, le jeu de l'acteur *nô*, la technique du maître de sabre, c'est l'état de vide qui permet la réalisation de l'acte-juste. Le vide est ce qui permet au phénomène d'émerger. Le vide dans la parole est ce qui permet au sens d'émerger.

### a) Quelques mots sur l'usage de la parole et la langue japonaise

En Occident, on s'appuie principalement sur la parole alors qu'au Japon, le souci de l'harmonie privilégie le non-verbal. Il faut essayer de comprendre l'autre, de deviner ce qu'il pense.

<sup>12</sup> Chemouilli P., « Lèpre et discrimination dans le Japon moderne », in *Japon Pluriel*, Paris, Picquier, 2001, t.4, p.263.

La plus grande crainte est de blesser les sentiments d'autrui, de troubler l'harmonie. Ainsi, il a été remarqué que les Japonais utilisent préférentiellement des tournures qui suggèrent la « spontanéité » plutôt que la « transitivité », plus spécifique de l'Occident. L'agent s'efface au profit de l'événement qui advient : ce que l'on peut illustrer dans la progression suivante :

- l'enfant a cassé le vase
- le vase a été cassé par l'enfant (passif)
- le vase a été cassé (agent sous-entendu)
- le vase s'est cassé

L'effacement de l'agent correspond également aux critères de politesse japonais.<sup>13</sup> Le contexte joue donc un rôle très important : le japonais serait la langue la plus contextuelle, d'après les linguistes. Au Japon, la personne est au centre d'un réseau très dense où chacun est renseigné sur ce qui arrive dans l'entourage. Dans la communication, beaucoup d'éléments sont donc intériorisés par les interlocuteurs ou présents dans l'environnement. Il y a beaucoup de non-dits. On parle de communication « *ishin den shin* », d'esprit à esprit ou de cœur à cœur pour désigner cette compréhension tacite, par sympathie. La logique linéaire en Occident, de cause à effet, devient au Japon une démarche étudiant les conséquences à long terme d'actions apparemment sans liens<sup>14</sup>.

Pour illustrer mon propos, un proverbe dit que « le vent qui souffle est bon pour les charpentiers »<sup>15</sup>. Le vent et la poussière indisposent les gens et les dépriment, ils jouent donc d'un instrument à cordes, le *shamisen*, pour se distraire. Certaines cordes vont donc se casser or, elles sont faites de boyaux de chat. Il va donc falloir sacrifier certains animaux pour remplacer les cordes. Le nombre de chats diminuant, les souris vont proliférer et pour se nourrir, elles seront plus nombreuses à ronger le bois des silos à grain. Il faudra alors réparer les silos, ce qui fera la prospérité des charpentiers : *le vent qui souffle est bon pour les charpentiers*. En découvrant ce proverbe, je suis certain que beaucoup ont pensé que le vent était utile aux charpentiers parce qu'il abîmait les toits, ce qui est un raisonnement linéaire, de cause à effet.

La langue même est très adaptée à l'expression des sentiments et des sensations et moins à la conceptualisation, à l'abstraction et au raisonnement. Elle est allusive et concise ; cette concision se retrouve également dans l'écriture idéographique. Très souple, elle est apte à exprimer le ressenti avec subtilité : le verbe penser signifie également sentir, ressentir.

Nous avons évoqué le goût pour la mystification des Japonais dans leur commerce avec les étrangers. Ceux-ci vont rencontrer de grandes difficultés dans leur maîtrise de la langue japonaise car cette maîtrise est perçue comme une atteinte à l'identité culturelle. Pour exemple, il y a de fortes chances que, si vous vous adressez à un employé de banque dans un excellent japonais, celui-ci vous réponde en anglais pour vous renvoyer à votre condition de *gaijin*, d'étranger<sup>16</sup>. Les Japonais séjournant à l'étranger sont eux même victimes de brimades à leur retour : on les suspecte d'avoir acquis un mode de pensée et des comportements différents, ce ne sont plus de vrais Japonais. Il existe ainsi des collèges et des lycées réputés pour leur sévérité où sont envoyés les adolescents ayant séjourné trop longtemps à l'étranger avec leurs parents, pour réapprendre à être de vrais Japonais.

## b) Langue et hiérarchie

<sup>13</sup> Shimamori R., « Entre la spontanéité et la politesse », in *Japon Pluriel*, Paris, Picquier, 1999, t.3, p.267.

<sup>14</sup> Ce qui correspondrait au mode abductif qu'évoque parfois Jean Oury (reprenant C. S. Pierce).

<sup>15</sup> Explication tirée de l'ouvrage de Jocelyne Sourisseau, pp. 174-175 (en bibliographie).

<sup>16</sup> Dans un sens péjoratif.

La hiérarchie, qui est la base de la conception des rapports humains, selon l'âge et le sexe, dans la famille ou l'entreprise, se retrouve dans la langue avec la langue des femmes par exemple. Ce qui correspondait autrefois à une ségrégation : la femme appelle son mari « maître » et lorsqu'elle se marie, elle abandonne son prénom pour *okusan* (celle qui habite au fond). Il est très mal vu pour une femme d'utiliser les mots de la langue des hommes. Cette hiérarchie incorpore dans le discours les règles de politesse mais aussi le contenu même. La façon de s'exprimer va donc varier en fonction de plusieurs facteurs : la relation avec l'interlocuteur (familiale, amicale, intime, professionnelle), la différence d'âge, le sexe, la hiérarchie sociale et professionnelle.

### c) Subjectivité relationnelle

Ainsi, ce qui est le plus intéressant pour nous, c'est que le moi individuel tel que nous l'envisageons en Occident depuis les Lumières, n'existe pas au Japon. Il n'advient que dans la relation à l'autre. Bin Kimura écrit que « le je n'est pas celui qui crée la relation, mais est engendré par elle », et a détaillé cette dimension de l'Entre (*aida*) dans l'ouvrage du même nom. Étymologiquement, « être humain » (*ningen*) désigne l'espace entre les personnes<sup>17</sup>. L'individu est solidaire de son environnement relationnel, ce qui est commun est l'entre-nous-deux : le *gen* (ou *aida*). Il n'existe donc pas d'individu au sens occidental puisqu'il est défini par la place occupée dans la hiérarchie du groupe, d'où une conscience hypertrophiée du groupe. D'ailleurs, la syllabe « *nin* » signifie **tout à la fois** soi-même, un homme et les hommes.

L'Occident a posé le sujet autonome mais au Japon, on évite cette personnification. Selon les facteurs que nous avons évoqués plus haut, il y aura une dizaine de mots possibles pour « je ». En plus de ces équivalences de nos pronoms personnels, il existe des mots désignant les rôles (professionnels, ou de rang hiérarchiques) que le sujet joue dans la relation. Dans la langue japonaise, le groupe verbal peut apparaître sans marque de personne, le sujet est le plus souvent absent car suggéré par le contexte. La phrase « *umi ni iku* » littéralement « la mer-à-aller » peut signifier selon le contexte ou la situation « je vais à la mer, tu vas à la mer, etc. avec différents suffixes marquant l'interrogation, la négation, le degré d'achèvement de l'action et le degré plus ou moins formel du discours. L'identité japonaise est indéfinie et ouverte et Taga Shigeru, un des amis japonais qui travaille à la traduction des textes de Jean Oury ajoute que l'idée d'individualité lui paraît la plus étrangère pour l'esprit japonais traditionnel.

## III. Pour conclure

J'aimerais conclure en insistant sur l'intérêt qu'il y a à travailler sur ces pensées d'Asie, japonaise mais aussi chinoise. La Chine a d'ailleurs été à l'origine d'un grand nombre d'éléments de la culture japonaise (religions, écriture, urbanisme, peinture, poésie, etc.). Nous sommes plusieurs à penser à Euro-Psy qu'elles éclairent les impensés de notre culture occidentale, dont la psychanalyse.

Un séminaire est ainsi dévoué à l'élucidation des rapports entre les concepts de l'institutionnel et ceux de l'esthétique japonaise. Mais de nombreuses voies sont à explorer. J'ai pu lire dans le séminaire de Lacan intitulé « RSI » des choses tout à fait passionnantes sur « l'appréhension d'un dire silencieux » et le bon usage d'un « silence opportun ». Et je vous rappelle la citation puisée dans le livre XX, séminaire « Encore ».

La matrice subjectale japonaise pose les conditions de possibilité même de la psychanalyse dans ce pays. Comment, en effet, pratiquer cette technique avec des personnes qui usent de la parole comme nous l'avons décrit. La méfiance viscérale envers toute forme de confession ou

<sup>17</sup> Saïto T., « La question de l'individu et du tout chez Watsuji, Kuki et Nishida dans les années 1930 et 1940 », in *Japon Pluriel*, t.4, Paris, Picquier, p.316.

d'épanchement devant autrui (modèle de la cure-type), sans parler de l'association libre, est un défi à la psychanalyse. Un autre défi est la question de l'universalité des concepts. Les travaux de Freud ont été très vite traduits et commentés, et un Japonais, Kosawa Heisaku, proposera même à Freud en 1932 une alternative au complexe d'Œdipe : le complexe d'Ajase (centré sur le principe maternel du pardon)<sup>18</sup>. Freud ne répondra jamais aux courriers de ce Japonais.

Ainsi, s'il existe des travaux universitaires importants sur Freud et Lacan, les psychothérapies sont menées sur le modèle anglo-saxon. Il n'y a pas de psychanalystes en cabinet au Japon. Jung est beaucoup plus apprécié que Freud car certains de ces concepts résonnent avec la pensée groupale japonaise. Lorsque nous avons rencontré les Japonais qui s'intéressaient à l'institutionnel, ils ont clairement perçu l'importance de l'étape de l'analyse institutionnelle. Or, le poids de la hiérarchie au Japon est un obstacle énorme à toute mise en place de la psychothérapie institutionnelle. Paradoxalement, les auteurs japonais Nishida Kitarô et Watsuji Testutarô ont, bien avant Heidegger, attiré l'attention sur le fait que la remise en cause de la subjectivité moderne est liée inévitablement à la question du milieu. Et qu'est-ce que la psychothérapie institutionnelle sinon l'effort pour offrir aux psychotiques un lieu pour se reposer, pour que leur subjectivité décante (J. Oury) ?

## Bibliographie

Nous recommandons la lecture des volumes de la collection *Japon Pluriel*, Paris, Picquier, cinq volumes à ce jour. Ces publications sont les actes de colloques de la Société française des études japonaises et regroupent des articles portant sur tous les aspects de la société japonaise : économie, arts, histoire, langue...

BERNIER P., CHEDRI H., de LUCA-BERNIER C., MARQUES V., PORTERIE J., ZAYAS C., *Paysages et figures de la violence*, dir. Pain J., préf. Michaud G., Vigneux, Matrice, 2003.

BERQUE A., *Le sauvage et l'artifice*, Paris, Gallimard, 1986.

BIN KIMURA, *L'Entre*, Grenoble, Million, 2000.

CHIÉ N., *La société japonaise*, Paris, Armand Colin, 1974.

CLEARY T., *La voie du samouraï*, Paris, Seuil, 1992.

PINGUET M., *La mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984.

DÜRCKHEIM K. G., *Le Japon et la culture du silence*, Paris, Le Courrier du Livre, 1985.

SOURISSEAU J., *Bonjour/Konichiwa*, Paris, L'Harmattan, 2003.

SUZUKI D., *Essais sur le bouddhisme zen*, Paris, Albin Michel, 2003.

TANIZAKI J., *Éloge de l'ombre*, Paris, P.O.F, 1977.

TOKITSU K., *Histoire du karaté-do*, Paris, SEM, 1993.

TOKITSU K., *Miyamoto Musashi*, Méolans-revel, DésIris, 1998.

<sup>18</sup> Picone M., « Le complexe d'Ajase : mythe et psychologie dans les *Nihonjin-ron* », in *Japon Pluriel*, Paris, Picquier, 1995, t.1, p.103.